

**«Porter une attention spéciale à la famille,
qui est le berceau de la vie et de l'amour et le premier lieu d'humanisation»**

"Au commencement il y avait la mère"^[5]

Marguerite Occhiena a été "la première éducatrice et la première maîtresse de 'pédagogie'" [6] de Don Bosco. "Tout le monde - disait Jean-Paul II aux éducateurs engagés dans le monde scolaire réunis à Turin en 1988 - sait l'importance qu'a eue Maman Marguerite dans la vie de Saint Jean Bosco. Non seulement elle a laissé à l'Oratoire du Valdocco ce caractéristique 'esprit de famille' qui y subsiste encore aujourd'hui, mais elle a su former le cœur de Giovannino à cette bonté et à cette 'amorevolezza' qui firent de lui l'ami et le père de ses pauvres garçons" [7].

Quelques notes rapides de biographie

Convaincu, moi aussi, du rôle décisif joué par Maman Marguerite dans la formation humaine et chrétienne de Don Bosco, comme aussi pour faire exister le milieu éducatif, 'familial', de Valdocco, il me semble de mon devoir de rappeler ici, même si c'est rapidement, sa vie et d'esquisser son profil spirituel.

a) Jusqu'à son départ pour se fixer à Valdocco (de 1788 à 1846)

Marguerite est née, dans le hameau Serra, à Capriglio, petit village de la province d'Asti, le 1er avril 1788, de Melchiorre Occhiena et de Domenica Bassone ; elle fut baptisée le jour même de sa naissance ; ses parents étaient des paysans qui vivaient dans une petite aisance, propriétaires de leur maison et des terrains adjacents. Capriglio n'avait pas d'école, c'est pourquoi Marguerite n'apprit pas à lire et à écrire. Illettrée, cependant, ne signifie pas ignorante : elle sut acquérir une sagesse éminente en écoutant d'un cœur éveillé, dans l'église paroissiale, les sermons, les catéchismes et, plus encore, en y conformant son expérience quotidienne, qui ne fut pas toujours belle et sereine. Auteur en 1886 de la première 'biographie' présentée sur Maman Marguerite, don Lemoyne écrit entre autres choses : "Elle avait reçu en don de la nature une volonté ferme et décidée qui, avec l'aide d'un bon sens exquis et de la grâce divine, devait la faire sortir victorieuse de tous les obstacles spirituels et matériels qu'elle rencontrerait au cours de sa vie . D'une droiture dans sa conscience, dans ses affections, dans ses pensées, d'une sûreté dans ses jugements sur les hommes et sur les choses, d'une aisance dans ses manières, d'une franchise dans son parler, elle ne savait pas ce qu'est hésiter . Cette franchise fut une sauvegarde pour sa vertu, car elle était jointe à une prudence qui ne la laissait pas faire un faux pas" [8].

A deux kilomètres de Capriglio, sur la colline en face, aux 'Becchi', un écart de Morialdo, hameau de Castelnuovo d'Asti, vivait François Bosco ; jeune paysan de 27 ans, veuf qui avait la charge d'un petit garçon de trois ans, Antoine, il la demanda pour épouse.

Mariée le 6 juin 1812, Marguerite Bosco s'établit à la ferme Biglione.

La petite famille ne tarda pas à s'agrandir. Le 8 avril 1813 naquit un premier fils, qui fut appelé Joseph, et deux ans après, le 16 août 1815, un second, qui fut appelé Jean-Melchior : le futur Saint Jean Bosco. Lorsque François, âgé de 33 ans, mourut soudainement, Marguerite devint à 29 ans chef de la famille - trois fils et la grand-mère paternelle - et responsable de la gestion agricole.

Elle était restée veuve depuis peu, lorsqu'elle reçut la proposition d'un mariage très avantageux : les enfants auraient été confiés à un tuteur.

Elle refusa d'une façon nette : "Dieu m'a donné un mari et me l'a enlevé.

En mourant il m'a confié trois fils et je serais une mère cruelle si je les abandonnais au moment où ils ont le plus grand besoin de moi".

Désormais c'est surtout à ces fils qu'elle se donnera avec dévouement pour accomplir sa tâche d'éducatrice. Dans cette tâche, Marguerite manifestera ses qualités exceptionnelles: sa foi, son courage, son savoir-faire, sa sagesse de paysanne piémontaise et de vraie chrétienne remplie d'Esprit Saint. Elle savait s'adapter à chacun de ses fils.

Antoine avait perdu sa maman à l'âge de trois ans et son papa à l'âge de neuf ans: adolescent irritable, jeune râleur, il devint à partir de 18 ans intraitable, se laissant souvent aller à la violence. Marguerite s'entendit parfois appeler "marâtre", alors qu'elle le traitait toujours comme un fils, avec une patience infinie.

Cependant elle savait aussi être juste et forte : pour la paix dans la maison, pour le bien de Joseph et de Jean, elle prit les décisions douloureuses qui s'imposaient.

A la fin de 1830 elle procéda à la division des biens, de la maison et des terrains. Antoine, resté seul, ne tarda pas à se marier et il eut sept enfants. Pleinement réconcilié avec les siens, il sera un bon père de famille, très estimé, et un chrétien fidèle.

Joseph, de cinq ans plus jeune, était doux, conciliant et tranquille. Inséparable de son frère Jean, il en subissait sans jalousie l'ascendant. Il aimait sa mère d'un amour très fort; et pendant les longues années d'étude de Jean il sera le fils obéissant et travailleur sur lequel elle pourra s'appuyer. Lui aussi il se mariera jeune, à 20 ans, avec une fille du pays, Marie Calosso : ils auront dix enfants. Jean voulait étudier.

Maman Marguerite entendait le favoriser dans ce désir qui le tenait: elle rencontra l'opposition arrêtée d'Antoine.

Le cour déchiré, elle l'envoya alors travailler pendant vingt mois comme domestique à la ferme de la famille Moglia (1828-1829).

C'est seulement après qu'Antoine eut acquis son autonomie que Maman Marguerite eut la possibilité d'envoyer Jean à l'école publique de Castelnuovo (1831), et ensuite à Chieri, où il passera dix ans (1831-1841): quatre à l'école publique et six au grand séminaire. Ce fut pour Marguerite une période enfin tranquille, heureuse, pleine d'espoir, pendant laquelle elle devenait grand-mère des enfants d'Antoine et de Joseph.

Agé de plus de 70 ans, Don Bosco se rappellera le ton impérieux que Maman Marguerite avait pris, lorsqu'en 1834 il dut décider concrètement de son avenir, pour lui dire:

"Ecoute, Jean. Je n'ai rien à te dire en ce qui concerne ta vocation, si ce n'est de la suivre comme Dieu te l'inspire. Ne te préoccupe pas pour moi. De toi je n'attends rien.

Mais retiens bien ceci : je suis née dans la pauvreté, j'ai vécu dans la pauvreté, je veux mourir dans la pauvreté.

Bien plus je te le déclare : si par malheur un jour tu deviens un prêtre riche, je ne viendrai pas te faire une seule visite" [9].

Le 26 octobre 1835, à l'âge de 20 ans, Jean revêt l'habit ecclésiastique à Castelnuovo, dans l'église paroissiale. Depuis ce jour-là, nous confie Don Bosco, "ma mère [...] me fixait continuellement comme si elle avait quelque chose à me dire. La veille de mon départ [au séminaire], elle me prit à part et m'adressa ces paroles mémorables : «Mon Jean, tu as revêtu l'habit ecclésiastique, j'en ressens toute la consolation qu'une mère peut éprouver du bonheur de son fils. Mais, souviens-toi : ce n'est pas l'habit qui honore ton état, mais la pratique des vertus. Si jamais tu venais à douter de ta vocation, alors, de grâce, ne déshonore pas cet habit. Quitte-le bien vite. J'aime mieux avoir un fils paysan que prêtre négligent de ses devoirs»" [10].

Jean fut ordonné prêtre à Turin le samedi 5 juin 1841. Quelques jours plus tard, après avoir célébré la Messe solennelle dans l'église paroissiale de Castelnuovo, il monta aux Becchi : en revoyant les lieux du premier rêve et de tant de souvenirs, le nouveau prêtre fut ému jusqu'aux larmes. Il se retrouva seul, dans le silence du soir, avec sa mère. Jean, - lui dit la Maman - "tu es prêtre ; tu dis la Messe : désormais tu es donc plus proche de Jésus Christ. Souviens-toi cependant que commencer à dire la Messe signifie commencer à souffrir. Tu ne t'en apercevras pas tout de suite, mais peu à peu tu verras que ta mère t'a dit la vérité. Je suis sûre que tous les jours tu prieras pour moi, que je sois encore vivante ou que je sois déjà morte : et cela me suffit. Toi dorénavant pense seulement au salut des âmes et ne te fais aucun souci pour moi" [11].

Le 3 novembre 1841 Don Bosco, jeune prêtre, prenait congé de sa mère et de ses frères, et partait pour Turin. Entré au Convitto Ecclesiastico, sur le conseil de don Joseph Cafasso, il commençait aussitôt son apostolat parmi les enfants de la rue et dans les prisons. Le 8 décembre il inaugura sa catéchèse avec Barthélemy Garelli : c'était le début de la grande aventure salésienne. Le jeune prêtre commença à réunir une bande de plus en plus nombreuse de garçons au Convitto, puis chez la Marquise Barolo, ensuite dans les prés voisins, jusqu'au moment où, le jour de Pâques 1846, il entra dans le Hangar Pinardi, à Valdocco. Pendant ce temps-là, Marguerite vivait sereinement aux Becchi, grand-mère heureuse d'une ribambelle de petits-enfants entre 13 ans et quelques mois. En juillet 1846 Jean, épuisé par son travail apostolique, est au seuil de la mort. Ayant recouvré la santé, il monte aux Becchi pour une longue convalescence : la mère et le fils se retrouvent dans l'intimité. Jean Bosco, dans son cour de prêtre, est resté à Turin : tant de jeunes l'attendent ! Mais il y a un problème à résoudre : jeune prêtre de 30 ans, Jean ne peut habiter tout seul dans les locaux que depuis peu il a loué dans la maison Pinardi, dans ce quartier mal famé de Valdocco. "Prends avec toi ta mère !" lui dit le curé de Castelnuovo. Don Bosco a raconté la réaction généreuse de sa mère en ces termes : "Si tu penses que c'est le bon plaisir du Seigneur, je suis prête à partir sur-le-champ"[12].

Le 3 novembre 1846, la mère et le fils partaient, à pied, pour Turin.

b) Dix ans avec Don Bosco (de 1846 à 1856)

Pour Maman Marguerite commençait la dernière période, pendant laquelle sa vie se confondra avec celle de son fils et avec la fondation de l'œuvre salésienne elle-même.

En aidant Don Bosco, Marguerite entendait évidemment servir les garçons auxquels son fils avait dédié sa vie. Elle dut, en premier lieu, s'habituer aux cris et au vacarme des jours d'oratoire, aux heures tardives des cours du soir. Puis vint l'accueil à la maison des premiers orphelins vagabonds. Combien étaient-ils, ces garçons qui constitueront la grande famille de maman Marguerite ? Une quinzaine en 1848, ils montent à trente en 1849, à cinquante en 1850. La construction d'une maison à deux étages permit d'en accueillir environ soixante-dix en 1853, et une centaine en 1854 : pour deux tiers des apprentis, pour un tiers des étudiants ou des séminaristes du diocèse, qui allaient travailler ou étudier en ville. Une trentaine au moins étaient entièrement à la charge de Don Bosco.

Un soir de 1850, Marguerite eut son heure de Gethsémani. Quatre années d'une telle vie pouvaient suffire, elle n'en pouvait plus ! Elle s'épancha auprès de son fils : "Ecoute-moi, Jean, ce n'est plus supportable. Chaque jour ces garçons combinent sur mon dos quelque nouvelle bêtise. Laisse-moi partir. Laisse-moi retourner aux Becchi ; j'y finirai mes jours tranquillement". Bouleversé, Don Bosco la regarde, puis ses yeux se lèvent vers le Crucifix qui pend au mur. Marguerite suit ce regard. "Tu as raison, tu as raison ! - s'écria-t-elle". Et elle reprit son tablier. "A partir de cet instant, attestent les Mémoires Biographiques, jamais plus une parole de mécontentement ne lui échappa des lèvres"[13].

Qui pourra mesurer l'importance, pour le développement de l'œuvre salésienne, du sacrifice de sa personne qu'elle a accompli ce jour-là?

Maman Marguerite a certainement été présente, et même activement, au premier développement "spirituel" de l'œuvre : les premiers moments de formation de la méthode salésienne et du climat salésien, la présence et l'accompagnement des premiers disciples : Cagliero (1851), Rua (1852), don Alasonatti et Dominique Savio (1854) ; les premières Compagnies, les premiers fruits de sainteté, les premiers jeunes abbés et la préparation de la Société Salésienne, qui sera fondée seulement trois ans après sa mort. Cette longue présence féminine et maternelle est un fait unique dans l'histoire des Fondateurs de Congrégations éducatives. "La Congrégation Salésienne a été bercée sur les genoux de Maman Marguerite", a écrit un biographe de Don Bosco [14].

Toutefois la plus belle des tâches de Marguerite a été celle dans laquelle elle employait non seulement ses bras, mais son cour, son talent inné d'éducatrice. Tous ces orphelins l'appelaient "Maman" : il était bien évident qu'elle ne se limitait pas à être leur cuisinière et leur lingère. Ils avaient envers elle une confiance totale, une affection d'orphelins qui avaient le sentiment d'être aimés d'elle. Pendant la journée elle intervenait dans des conversations délicieuses pour corriger, exhorter, consoler, offrir le conseil opportun, pour former leur caractère et leur cour de croyants, pour rappeler la présence de Dieu, inviter à aller se confesser à Don Bosco et recommander la dévotion à Marie.

Elle les connaissait donc tous personnellement, ces garçons, et savait les juger. Pendant deux ans elle put observer un adolescent singulier venu de Mondonio : sa conduite l'impressionnait. "Un jour elle disait à D. Bosco: - Tu as tant de jeunes [qui sont] bons, mais aucun ne l'emporte en beauté de cour et d'âme sur Savio Dominique. [...] Je le vois sans cesse prier, [...] Il se tient à l'église comme un ange qui demeurerait au paradis" [15].

Les seuls moments de calme et de repos de Maman Marguerite, ces années-là, furent les quelques semaines de vacances d'automne aux Becchi. Repos d'ailleurs relatif, car Don Bosco y conduisait tous les garçons sans famille. Après le retour des vacances de 1856, à la mi-novembre, elle se sentit mal et se mit au lit. Le médecin diagnostiqua une pneumonie. Elle mourut le 25 novembre à 3 heures ; la veille au soir, don Borel, son confesseur, lui avait administré les derniers sacrements. Un peu plus tard dans la soirée, elle avait dit à Don Bosco : "Dieu sait combien je t'ai aimé au cours de ma vie. J'espère pouvoir t'aimer encore mieux dans l'éternité bienheureuse. J'ai la conscience tranquille : j'ai

fait mon devoir en tout ce que j'ai pu. Il semble peut-être que j'ai fait preuve de rigueur en quelque affaire, mais il n'en fut pas ainsi. C'était la voix du devoir qui commandait et imposait. Dis à nos chers enfants que j'ai travaillé pour eux, et que je leur porte une maternelle affection. Je te le demande vivement : qu'ils prient aussi beaucoup pour moi et qu'ils fassent au moins une fois la sainte Communion à l'intention de mon âme" [16].

Maman Marguerite vécut pauvre et mourut pauvre: on la déposa dans la fosse commune, et son nom ne fut jamais écrit sur une pierre tombale.

Profil spirituel de Maman Marguerite

La mort de la maman fit voir "avec une évidence accrue le lien fort qui existait entre Don Bosco et sa mère, cette relation première qui avait formé en lui les traits fondamentaux de la personnalité" [17].

Elle était aimée des salésiens et des jeunes et, aussitôt après sa mort, se manifesta une conviction commune : "c'était une sainte !". Pourtant la Cause de Béatification et de Canonisation de Maman Marguerite ne fut introduite que le 8 septembre 1994. Le Procès diocésain fut terminé à Turin en 1996, et la Positio (c'est-à-dire la documentation sur la réputation de sainteté et sur l'héroïcité de la vie et des vertus) a été remise officiellement à la Congrégation pour les Causes des saints le 25 janvier 2000 [18].

Je ne résiste pas au désir d'esquisser ici son profil spirituel, celui qui ressort précisément de la Positio.

a) Femme forte

Dans toute son existence on ne trouve jamais de moments d'abandon facile à ses penchants naturels. Elle manifeste un équilibre extraordinaire pour harmoniser des tensions non faciles dans la vie de famille. Son attitude nous apparaît toujours vigilante et comme guidée par une préoccupation supérieure : celle de quelqu'un qui dans son discernement trouve le meilleur comportement à avoir pour le bien de ses enfants devant Dieu. Elle se présente ainsi tendre et ferme, compréhensive et inébranlable, patiente et résolue.

Si Marguerite était poussée vers l'harmonie des contraires, c'était le fait d'avoir dû tenir aussi le rôle de père pour ses fils. Maman Marguerite, qui pourtant aurait eu la possibilité d'éviter la problématique condition de veuve, en se remariant, a su atteindre et conserver toujours le juste équilibre entre ces deux rôles : une maternité suffisamment forte pour compenser l'absence du père, et une "paternité" suffisamment douce pour ne pas compromettre la chaleur maternelle indispensable. Donc pas de caresses vides de sens, ni de cris de colère, mais fermeté et sérénité.

De son aspect se dégageaient sans cesse le calme, la sérénité, la maîtrise de soi, la vraie douceur. Elle ne frappait pas ses fils, mais ne leur céda jamais ; elle menaçait de punitions sévères, mais les différait au premier signe de repentir. Dans un coin de la cuisine – Don Bosco s'en souvenait – il y avait le martinet : un petit bâton flexible. Elle ne s'en servit jamais, mais ne l'enleva jamais de ce coin. Elle était une maman très douce, mais énergique et forte. Elle réussit à gérer deux présences qui en général sont sources de problèmes dans une famille : la présence d'une belle-mère malade et celle d'un beau-fils particulièrement difficile. Sage éducatrice, elle sut faire, d'une famille dont la situation était riche en difficultés, un milieu éducatif efficace et fécond.

Par l'exemple et la parole elle enseigna à ses fils les grandes vertus de l'humanisme piémontais de cette époque : le sens du devoir et du travail, le courage quotidien d'une vie, la franchise et l'honnêteté, la bonne humeur. Ils apprirent aussi à respecter les personnes âgées et à s'ouvrir

volontiers au service du prochain. D'autre part, calme et forte, elle ne craignait pas de dire son fait à ceux dont les paroles ou les actes provoquaient du scandale. De tels exemples descendaient au plus profond de la conscience des trois garçons.

Par ailleurs la dimension de la foi donnait une saveur de sagesse et une efficacité à chaque leçon que cette maîtresse analphabète donnait à ses enfants.

b) Educatrice "salésienne"

C'est cet art de l'éducation qui a permis à Maman Marguerite de repérer les énergies cachées dans ses fils, de les mettre en lumière, de les développer et de les remettre presque visiblement entre leurs mains. Cela est surtout à dire en ce qui concerne son fruit le plus riche: Jean. Comme il est impressionnant de remarquer chez Maman Marguerite ce sens conscient et clair de "responsabilité maternelle" pour suivre chrétiennement et de près son fils, tout en le laissant dans son autonomie pour sa vocation, mais en l'accompagnant de façon ininterrompue dans toutes les étapes de sa vie jusqu'au moment où elle meurt!

Le rêve que le petit Jean fit à l'âge de neuf ans fut pour lui révélateur, mais il le fut certainement aussi (si ce n'est d'abord) pour Maman Marguerite; c'est elle qui a eu et donné l'interprétation : "Qui sait si tu ne dois pas devenir prêtre !". Et quelques années plus tard, quand elle comprit que l'ambiance de la maison était négative pour Jean à cause de l'hostilité du demi-frère Antoine, elle fit le sacrifice de l'envoyer comme domestique agricole à la ferme Moglia de Moncucco. Une maman, qui se prive de son plus jeune fils pour l'envoyer travailler la terre loin de la maison, fait un vrai sacrifice, mais elle le fit, non seulement pour éliminer une dissension familiale, mais plus encore pour engager Jean sur cette route que lui (à elle et à lui) avait révélé le rêve. On peut affirmer qu'il faut attribuer à Maman Marguerite le mérite d'avoir inoculé par elle-même en Don Bosco les germes de cette célèbre trilogie : raison, religion, amour d'affection, qu'elle vécut simplement dans son calme, son affabilité et son autorité. La divine Providence lui fit la grâce d'être une éducatrice "salésienne" animée d'un amour préventif qui savait comprendre, exiger, corriger, patienter et sourire.

Ses fils étaient surveillés, contrôlés et guidés, mais non opprimés. Ils devaient obéir et demander les permissions, mais la Maman les laissait volontiers se donner à fond à leur joie et à leurs jeux. Elle ne céda jamais aux caprices, et corrigeait avec tendresse.. Don Lemoyne l'atteste : "Elle voulait à tout prix que la correction ne provoquât pas l'emportement, les méfiances, la désaffection. Sa maxime sur ce point était précise : porter ses fils à tout accomplir par affection ou pour faire plaisir au Seigneur. C'est pourquoi elle était une mère chérie" [19].

Don Bosco dira plus tard que l'éducation est une affaire du cœur : il en avait déjà fait l'heureuse expérience dans le foyer familial des Becchi.

c) Catéchiste efficace

Maman Marguerite avait la rare capacité de tirer de tout ce qui arrivait dans la vie une occasion pour catéchiser. Elle se considéra comme la première responsable de l'enseignement de la foi à donner à ses fils, et sut leur proposer des valeurs simples et fortes dans son école domestique. Ce qu'elle transmettait en premier lieu à ses fils, avec patience, pendant les années de la croissance, ce fut sa foi inébranlable, le sens d'un Dieu d'amour toujours présent, une dévotion tendre envers Marie. Le catéchisme de Maman Marguerite est resté célèbre. Elle, qui ne savait ni lire ni écrire et qui avait

appris par cœur, dans son enfance, les formules nécessaires, les transmettait à ses fils, mais encore elle en donnait une synthèse et une interprétation selon son infaillible instinct maternel.

Les grandes vérités de la foi étaient transmises de la manière la plus simple et la plus élémentaire ; toutes étaient exprimées en des formules très courtes:

- Dieu te voit : c'était la vérité de chaque instant, non destinée à inspirer de la peur, mais à rendre les enfants sûrs du fait que Dieu prenait soin d'eux et qu'elle-même la bonté de Dieu leur demandait de répondre par une bonne vie.

- Comme est bon le Seigneur !, s'écriait-elle toutes les fois que quelque chose frappait l'imagination des enfants et éveillait leur admiration.

- Avec Dieu, on ne plaisante pas !, affirmait-elle, convaincue, lorsqu'il s'agissait d'inculquer l'horreur du mal et du péché.

- Nous avons peu de temps pour faire le bien !, expliquait-elle lorsqu'elle voulait les pousser à être plus diligents et généreux.

- Avoir de beaux habits, qu'importe, si par ailleurs l'âme est laide ?, observait-elle lorsqu'elle voulait les éduquer à une pauvreté empreinte de dignité, et au souci de la beauté intérieure de l'âme.

Il y avait ensuite le catéchisme des sacrements. Nous savons, par le récit de Don Bosco lui-même, comment elle le mit en pratique avec le petit Jean. Lorsque s'approcha le moment de la première communion, elle commença à lui indiquer chaque jour quelque prière ou quelque lecture particulière ; ensuite elle prépara l'enfant à une bonne confession (et elle l'y conduisit trois fois pendant le temps du carême) ; puis, quand vint le grand jour (Pâques 1826), elle fit en sorte que pour l'enfant ce fût vraiment une expérience de communion avec Dieu. Elle dira ce jour-là à son fils : "Je suis sûre que Dieu a vraiment pris possession de ton cœur. Promets-lui de faire tout ton possible pour rester bon jusqu'à la fin de tes jours" [20].

Et il y avait enfin le catéchisme de la charité : aussi bien dans les années d'un relatif bien-être que dans celles de la faim, la maison de Marguerite resta toujours ouverte aux pauvres, aux pèlerins, aux marchands ambulants, aux gardes champêtres en tournée d'inspection qui demandaient un verre de vin, aux jeunes filles en difficultés morales ; de même qu'elle resta la maison à laquelle s'adressaient les voisins lorsqu'il y avait un malheur à rendre moins pesant, quelque malade à assister ou un mourant à accompagner en ses derniers instants.

d) Première coopératrice

Il y a des modalités, des accents, des tons dans le système préventif pratiqué par Don Bosco qui ont quelque chose de maternel, de doux, de rassurant, qui autorisent à voir en Marguerite une figure féminine qui exerce son influence non seulement de loin, mais aussi de l'intérieur comme inspiratrice et modèle, comme collaboratrice et, certainement, première coopératrice.

Ce qui influa, et de façon non marginale, sur cet "esprit de famille" que nous considérons tous comme le cœur du charisme salésien, ce fut précisément la présence de Maman Marguerite à Valdocco pendant la dernière décennie de sa vie. Ce ne fut pas, en effet, une décennie quelconque, mais la première, celle en laquelle furent mises en place les bases de ce climat qui sera reconnu dans l'histoire comme le climat de Valdocco. Don Bosco avait invité sa Maman sous la pression de nécessités pratiques. En réalité, dans les plans de Dieu, cette présence était destinée à dépasser les

limites d'une nécessité contingente pour s'inscrire dans le cadre d'une collaboration providentielle à un charisme encore à l'état naissant.

Maman Marguerite fut consciente de cette nouvelle vocation qui deviendra la sienne. Elle l'accepta avec humilité et lucidité. Ainsi s'explique le courage dont elle fit preuve dans les circonstances plus dures. Que l'on pense seulement à l'épidémie du choléra. Que l'on pense à des gestes et des paroles qui ont quelque chose de prophétique, comme l'utilisation des nappes d'autel pour faire des pansements pour les malades. Que, surtout, l'on accorde de la valeur à l'exemple du célèbre "Mot du soir", une note originale de la tradition salésienne. C'était un point auquel Don Bosco attachait beaucoup d'importance : il fut commencé précisément par sa Maman au moyen de quelques mots en guise de sermon adressés au premier jeune hébergé [21].

Don Bosco continuerait ensuite cette façon de faire, non pas à l'église sous la forme d'un sermon, mais sur la cour ou dans les couloirs, ou sous les arcades sur un mode paternel et familial. La richesse intérieure de cette mère est telle que le fils, même lorsqu'il sera devenu désormais un éducateur expérimenté, aura toujours quelque chose à apprendre d'elle.

Que celui qui voudrait résumer tout ce qui a été dit se serve du jugement de don Lemoyne : "On pouvait dire qu'en elle l'Oratoire était personnifié" [22].

[5] C'est ce qu'écrivait, pour commencer sa biographie de Don Bosco, J. Joergensen dans Don Bosco (édition italienne sous la direction de A. Cojazzi), SEI, Turin, 1929, p. 19.

[6] P. Braidò, *Prevenire non reprimere. Il sistema educativo di Don Bosco*, LAS, Rome, 1999, p. 139.

[7] Discours aux enseignants. Texte cité dans la lettre circulaire du P. Egidio Vigano Le Pape nous parle de Don Bosco, ACG 328, p. 20.

[8] L'œuvre de Lemoyne devrait être lue plus comme un récit présentant un exemple à imiter, un récit à caractère édifiant que comme une biographie. L'auteur en était lui-même conscient quand il donna pour titre au petit livre : *Scene morali di famiglia esposte nella vita di Margherita Bosco. Racconto edificante ed ameno*, Turin, Typographie Salésienne, 1886, 192 pp.

[9] Cf. *Memorie Biografiche*, I, p. 296.

[10] Don Bosco, *Souvenirs autobiographiques* (Apostolat des Editions, Paris, 1978), pp. 97-98.

[11] *Memorie Biografiche*, I, pp. 521-522.

[12] Don Bosco, *Souvenirs autobiographiques* (Apostolat des Editions, Paris, 1978), p. 189.

[13] *Mémoires Biographiques*, IV, p. 233.

[14] Teresio BOSCO, *Una nuova biografia di Don Bosco*, Elle Di Ci, Leumann (TO), 1978.

[15] *Mémoires Biographiques*, V, p. 207.

[16] *Mémoires Biographiques*, V, p. 563.

[17] P. Braidò, *Don Bosco, prete dei giovani nel secolo delle libertà*, LAS, Rome, 2003, vol. I, p. 317.

[18] Dans ce travail la Commission Historique qui s'occupe de la Cause eut un grand mérite. Elle était composée de Sour P. Cavaglià, du Père F. Desramaut, du Père R. Farina, du Père G. Milone, du Père F. Motto, du Père G. Tuninetti.

[19] J.-B. LEMOYNE, *Scene morali di famiglia esposte nella vita di Margherita Bosco*, Turin, Typographie Salésienne, p. 39.

[20] Don Bosco, *Souvenirs autobiographiques* (Apostolat des Editions, Paris, 1978), p. 42.

[21] Don Bosco raconte ce fait vécu dans les *Souvenirs autobiographiques* (Apostolat des Editions, Paris, 1978), p. 196.

[22] *Memorie Biografiche*, III, p. 376.